

Emile THEBAULT et
Alain BOIRET

Souvenirs de guerre

Journal d'un soldat français,
captif en Allemagne
de 1939 à 1945



Emile Thébault et Alain Boiret

Souvenirs de guerre

Journal d'un soldat français,
captif en Allemagne
de 1939 à 1945

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2773-1

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Ma drôle de guerre !

2 septembre 1939 : Arrivé de la ville de colombes où j'ai quitté mon foyer, je pars d'Aubigny sur Nère, ma ville natale, pour rejoindre mon affectation à Dijon.

Départ à midi direction de Bourges. Puis Nevers et Dijon. Ce départ est terrible. Sur le quai de la gare d'Aubigny je laisse ma femme et ma fillette en larmes. Enfin il faut partir !

J'arrive à Dijon à minuit. Je rejoins la caserne Dufour que je connais déjà pour y avoir passé une période de quinze jours. Une grande effervescence règne dans la cour. Impossible de trouver une place pour me coucher. Enfin c'est sous un camion que j'en trouve une. Je partage ma cachette avec un dénommé Daubry de sainte Montaine, village voisin d'Aubigny, qui m'accompagne dans ce triste voyage. Enroulés dans ma couverture on finit par s'endormir. A quatre heures du matin le froid nous réveille. J'attends jusqu'à sept heures pour aller au bureau de l'affectation. J'apprends que je dois me rendre dans un petit pays de vignoble situé à dix kilomètres et qui s'appelle Tixin. Je rejoins la 585^{ème} Compagnie de

P. E. I. ... Le bureau est installé dans une ferme tout au bout du pays et une demi-heure plus tard je suis en possession de tout le barda. Tout ce tas d'effets me fait peur : c'est un peu l'illusion de l'arrivée au service militaire mais hélas ce n'est plus la même chose car dix ans sont passés depuis cette date. Je n'ai plus l'âge de jouer à la guerre. Car c'est la guerre !

Avec mon fourbi, je monte dans la grange et je me revêts de la tenue « du poilu de 39 ». Près de moi il y a deux camarades qui sont vraiment cafardeux. Alors, l'après-midi, je change de secteur et je vais sous un hangar ouvert à tous les vents. Là, je trouve mon vieux copain de misère Maurice Pinet et un gars de Boulogne Billancourt. On peut parler de Paris, alors nous décidons de rester ensemble. Nous passons cinq Jours à Tixin passant de bistrot en bistrot. Nous devons en profiter car on ne sait pas où cette aventure va nous mener. Les gens du pays sont vraiment chics et, grâce à eux, de-ci de-là, on fait provision de vin et de gnaule. C'est vrai que nous sommes en Bourgogne et que le vin y est bon !

Départ de Tixin le 8 septembre pour une destination inconnue. On nous a bien parlé de Rembewiller dans les Vosges mais l'Etat-major n'est pas bavard. Jusqu'à Dijon, Porte Rémi, on est conduit en voiture. Là, on doit embarquer. Avec nous il y a le 8^{ème} TSE, 8^{ème} infirmier, le PEI et le 8^{ème} PMA. Enfin, un train d'une longueur interminable s'ébranle à onze heures. Nous passons par Gray où nous avons un autre arrêt, puis Vesoul. Tout le monde croit que nous allons effectivement à Rembewiller. Enfin nous voici dans cette ville mais hélas nous ne faisons qu'y passer. Le train continue sa route. C'est en Alsace que nous montons. La nuit arrive et ce n'est qu'à trois

heures du matin que nous nous arrêtons. Où sommes-nous ?

Un copain dit :

– Je vais demander à mon petit pote le Général « Benêt » où nous allons.

Cela nous fait beaucoup rire. Sans doute à cause de notre état d'énervement, car en fait, nous avons peur !

Nous sommes finalement reçus à Wasselonne. Nous cantonnons dans un grenier chez un marchand de grain et charbon. Combien de temps resterons-nous dans ce bled ? Au réveil on sort en ville. On veut faire connaissance avec le pays. Les maisons sont de style alsacien, les brasseries sont grandes, les gens parlent alsacien. Pour nous tout cela est bien nouveau. Nous devons nous y faire puisque le sort est ainsi jeté et que nous sommes loin de chez nous.

Dimanche 10 septembre 1939 : je vais faire une corvée à Wasserbourg par Romansviller. Nous traversons un merveilleux décor. Wasserbourg est situé tout en haut de la montagne. C'est là que je retrouve un gars d'Aubigny : Dète. Notre corvée consiste à distribuer les cantines des officiers d'Etat-major car le grand quartier doit tenir ses assises dans ce pays. Ils ne se sont pas trompés car le site est vraiment beau avec des chalets typiques comme villas. Enfin une bonne journée. Pour ce premier dimanche en Alsace.

Dans la semaine, on prend la garde à la mairie à Wasselonne où notre PC est installé. Premier cauchemar ! Le lendemain de ces vingt-quatre heures de garde, nous partons en renfort dans un poste d'essence, puisque c'est notre spécialité, à Papeterie, petit village situé à trois kilomètres de Wasselonne.

Nous, couchons dans une ferme. C'est là que j'ai rencontré Nixon. Nous avons parlé un peu du pays. Hélas, celui-ci est bien loin de nous ! Nous passons trois jours à Papeterie. Nous y travaillons tout le temps sous la pluie et dans la gadoue. On enlève des bidons avec des paquets de boue. Enfin, nous avons ordre de remonter à Wasselonne pour préparer un nouveau départ.

Nous allons à Raves maintenant, près de Saint-Dié. Nous avons le sourire car on s'éloigne de la zone dangereuse. Là-bas nous prenons possession d'un dépôt principal. Nous commençons notre travail : après l'avoir réquisitionné nous en faisons l'inventaire, trions les différentes graisses, huiles et tout ce que l'on peut trouver dans ce type d'endroit. Il pleut toujours et nous pataugeons dans la boue. Le lendemain, une corvée supplémentaire nous attend : embarquer des réfugiés de Strasbourg. Il fait un temps de chien et le décor est triste. Les pauvres femmes et enfants que nous prenons en charge sont trempés. Que ce moment est pénible ! Enfin, le train s'ébranle vers Périgueux. Nous rejoignons la ferme, changeons de tenue et prenons un repos bien gagné. Il n'y a qu'un seul bistrot au village, aussi est-il plein à craquer ! Pour lui, c'est le moment des affaires.

Le lendemain on nous apprend que nous sommes venus à ce poste par erreur, qu'il faut plier bagage et reprendre le chemin de Wasselonne dans notre camion baptisé le Parigot. En pleine guerre ! Est-ce possible ?

A Wasselonne, plusieurs camions sont déjà partis. Comme nous ne sommes que le cinquième des camions, on nous consigne au dépôt. Je reste donc au cantonnement. Je suis menuisier aussi me demande-t-on de faire des pancartes, des marmites

norvégiennes, des poulaines pour monter les fûts d'essence. Le boulot me plaît et j'y vois déjà une planque possible. Elle n'est que de courte durée.

Je reçois l'ordre d'aller monter des baraques. Une, entre autres, à Wolsberg par un temps épouvantable et le soir il me faut coucher dans le bois. Serait-ce le commencement de la vie à la dure ? Quoique le cantonnement ne soit pourvu que de peu de confort, la botte de paille c'est quelque chose pour un poilu. Le bois ruisselle l'eau de partout. Tout le pays est consigné car il y a afflux de troupes et nous sommes loin de Sarreguemines. Le canon tonne jour et nuit pendant deux jours. Enfin, la baraque est montée et une fois le toit posé, tout le monde se sent plus à l'aise malgré les bouts de planches, les sacs, les fusils qui y sont entreposés. Je termine cette baraque et je dois rentrer à Wasselonne en camion. Je passe par Wingen et là je trouve Laurenton et Antomette, deux gars d'Aubigny. Je suis tellement content de les trouver ! On bavarde et on se rapproche de notre beau petit pays.

Retour à Wasselonne. Quelques corvées aux environs : Saverne, Dabo, Romansviller, Womogen, Marmoutier et une grande corvée à Westgansen près d'Haguenau. C'est là que je vois le premier combat aérien et que j'entends le « zim-boum » de plus près.

Ces jours de déplacement je couche dans un grenier remplis de foin, mais aussi de bestioles qui nous bouffent toute la nuit.

Au retour, nous-nous égarons et c'est Péchelbram avec ses puits de pétrole qui nous fait comprendre notre erreur. C'est malgré tout une curiosité pour nous de voir les puits en fonction.

Les jours passent à Wasselonne. J'y fais de la menuiserie. Puis, le 18 octobre, grand départ pour le poste de Wimeneau. Toute l'équipe part : Boirat, Pinet, Ponvert, Gigan, Limonot, Carrand, Vernet, Milot, Perrin, Jovy et moi bien entendu. Nous sommes installés à quatre kilomètres de la ville. Le décor n'est pas mal : forêt de sapins et petit court d'eau. De chaque côté des collines boisées et garnies de chevreuils, sangliers, et autre gibier. Plus tard d'ailleurs, on déguste de ces bestioles qui viennent gentiment améliorer notre menu. Le baraquement est déjà monté. C'est Boirat, qui est notre chef en attendant l'arrivée de notre sous-officier Cousin, resté pour compte dans notre déplacement à Saint-Dié. Personnellement je partage avec Gigan une baraque de chasse qui se trouve près de la rivière. Nous y installons cuisine et réfectoire. Le confort est tout à fait relatif. Deux grabats nous servent de lit. Gigan est cuistot et moi suppléant. C'est ce qui est décidé.

La première nuit est un véritable cauchemar car nous sommes envahis de souris et de rats. A un moment de la nuit, Robert reçoit même son sac sur la figure. Une bestiole l'a fait descendre. Moi, dans le polochon, j'entends grouiller toute la vermine du monde.

Le lendemain nous commandons de la mort aux rats et du blé empoisonné. Alors, au fur et à mesure les bestiaux disparaissent. Puis, à titre de gardiens de nuit attitrés, nous recevons deux jolis petits chats que notre vieux cantonnier nous rapporte. Lui, c'est un bon vieux ! De temps en temps il nous donne des pommes. Pour Noël il nous apporte une tarte. Nous, en revanche, nous lui offrons le café. Il en raffole ! On lui donne aussi du chocolat et des lentilles. Enfin,

notre séjour à Wimereau se poursuit en prenant beaucoup de notre temps pour le boulot. Bitche n'est pas loin et beaucoup d'unités viennent se ravitailler en essence. Pour nous cela signifie : dépotage de citernes et livraison. Comme nous sommes de bons copains on en fiche un bon coup et le soir, dans notre guitoune, on joue à la belotte en buvant le bidon traditionnel tandis qu'à quelques kilomètres, les canons tonnent. Après avoir eu une grande période de pluie, le froid fait son apparition. Je pars en permission le jour de Noël. Le paysage est féérique grâce à tous ces grands sapins givrés. Je pense trouver du beau temps chez moi mais l'hiver est installé et la neige est partout.

A mon retour, il fait toujours un froid pénétrant. Nous avons jusqu'à moins vingt-huit degrés. Notre rivière est gelée et puis toute notre nourriture est moche. Nous tapons dans la réserve. Le ravitaillement ne peut venir tant il y a de verglas. Pour nous le trafic est réduit. Les citernes ne peuvent approcher du dépôt si bien qu'un soir il ne nous reste plus que quatre bidons de cinquante litres. Inutile de dire que sitôt que l'état des routes le permet nous dégustons. Il faut remplir tous les îlots et avec le dégel, les avalanches de neige, ce n'est pas drôle du tout. C'est ainsi que j'attrape froid et que j'ai les reins congestionnés. Après avoir bien souffert et traîné au dépôt à Wasselonne sans pouvoir me faire hospitaliser, j'en suis réduit au repos, bien épuisé je mets longtemps à me remettre.

A ce poste je rencontre Lorenson qui fait partie du 415^{ème} pionnier. Il vient travailler au dépôt. Son travail consiste à faire les travaux d'aménagement pour le stockage et le déstockage de citernes. Le soir

venu, eux rentrent à Wingen tandis que nous restons seuls dans les bois. Ainsi se passent des jours de cafard et de dur labeur. Malgré tout on sait que des copains sont en première ligne, donc en bien plus grande difficulté que nous !

Du changement intervient bientôt. Comme nous travaillons beaucoup, nous sommes envoyés à Uttwiller. Le poste est situé à sept cents mètres du pays au sommet d'une côte, à deux kilomètres de Bonsarifler village plus important qu'Uttwiller qui n'est qu'un hameau. Le paysage est très différent de celui de Wimereau. Au lieu de sapins, il y a une forêt de chênes. Nous sommes en lisière de bois et on découvre au loin la chaîne des Vosges.

Dans ce poste, il n'y a pas d'eau. Nous devons aller au pays pour chercher cinquante litres d'eau en s'aidant d'un traîneau parce qu'il y a beaucoup de neige.

Nous devons aussi faire la corvée de bois, mais là, le premier chêne venu est le bon. Tout ce que nous faisons c'est d'éviter de découvrir trop notre bicoque.

Ce qui est difficile c'est d'allumer le feu parce que le bois est vert ! Comme nous n'avons pas de fourneau pour faire la tambouille, nous devons nous débrouiller dehors, sur deux barres de fer. Finalement nous regrettons notre ancien poste.

Je fais la popote car Gigan est en permission. Toute la journée je bataille pour arriver à faire cuire mon frichti. Le cuistot, que je suis, est de mauvaise humeur, croyez-moi !

Je fais ça pendant cinq jours. On m'appelle pour un vaccin à Wasselonne. Pendant ce temps, c'est Pinet qui me remplace. Il fait un temps affreux. A mon retour, je

le trouve malade. Il a une bronchite. Pommat est aussi alité, soigné dans un grenier à Uttwiller. Pinet part à l'hôpital de Saverne. Il y reste quelques jours, est évacué à Dijon puis à Auxonne. Moi, je retourne à Wasselonne. Mes reins fonctionnent toujours mal. Je suis bien malade mais il n'y a rien à faire pour être hospitalisé.

Au poste, beaucoup de changements sont à noter : Robert et Gigan remontent à Wimereau ; Boirat va à Walsberg ; Pinet est encore à l'hôpital de Saverne. Je me dégoûte et j'ai pendant une quinzaine de jours un cafard fou. Enfin, je dois endurer les soucis. Je ne veux plus faire la cuisine. J'aime mieux avoir ma liberté alors je vais aux bidons d'eau. Du coup, ma santé s'améliore ! Je bricole dans le poste. Notre coin s'égaye de jour en jour car c'est l'approche du printemps. Les oiseaux commencent à gazouiller et les feuilles des arbres se déploient. Je me mets à espérer en des jours meilleurs. Le matin, je me lève de bonne heure, je fais mon tour dans le bois car l'air y est bon le matin tôt et j'en profite pour m'en remplir les poumons. Dans la journée il n'y a que peu de travail. Rien à voir avec l'enfer de Wimereau !

Je suis détaché à Wasselonne pour faire de la menuiserie à l'échelon de commandement parce que toutes les compagnies de PEI ont fusionné. Je pars avec tout mon fourbi pour un temps indéterminé. J'installe un réfectoire, fais des tables, des bancs, etc. Ensuite je fais de l'étayage dans une cave pour abriter les bureaux du PC sous les ordres du commandant Bloett. Puis j'installe le secteur postal, du foyer du soldat et, ma foi, j'ai droit à ma deuxième permission. Je suis heureux de retrouver les miens à Aubigny.

30 avril 1940 : départ en permission de Wasselonne à vingt-deux heures trente. Plusieurs avions ennemis circulent et la DCA tire sans arrêt depuis quelques jours. Il y a de l'animation ! J'arrive à Gien le lendemain premier mai à huit heures trente. Par chance je trouve quelqu'un qui m'amène à Aubigny à dix heures. Tout le monde m'attend à la maison ! Quelle joie ! Mes jours de permission se passent bien mais trop vite. Les Allemands envahissent la Belgique et la Hollande. **C'est le dix mai**. En France, cela fait une grande animation. Les permissions sont supprimées. Je termine cependant la mienne et rentre le quatorze juin. Hélas, je dois quitter les miens. Que faire d'autre, mon devoir est de partir !

Le voyage est mouvementé. Les avions ennemis rôdent. Le train s'arrête souvent en pleine campagne. Arrivé à Port d'Atelier, nouvelle alerte. J'ai juste le temps de faire pointer ma permission pour prendre mon train. Je voyage en wagons à bestiaux. J'arrive épuisé à Wasselonne à quatre heures du matin, mais sain et sauf !

Je reprends le boulot à la menuiserie mais l'atmosphère est bien changée. Tout le monde se rassemble. Ceux qui couchent chez l'habitant nous rejoignent. Les sacs doivent toujours être prêts. L'alerte est générale. Nous montons des gardes jour et nuit pour chasser les commandos parachutistes allemands. Les avions ne cessent de nous survoler. La DCA fonctionne presque en permanence. Les éclats des bombes et des avions abattus tombent sur la ville.

Je dois, finalement, retourner à mon poste. Je rejoins donc Uttwiller de nuit, car tout se fait de nuit dorénavant. Plusieurs convois de la compagnie sont

attaqués dans la journée par les avions ennemis, alors la prudence est de règle !

Dans le poste, nous dépotons et ravitaillons aussi de nuit. Les avions ne cessent de passer au-dessus de nos têtes. Nous travaillons dans le noir, à tâtons. Le bois est plein d'éclats. Dans la journée, nous sommes au repos mais nous devons nous cacher souvent pour ne pas être vus des pilotes. La vie n'est plus aussi tranquille qu'avant mon départ mais il est vrai que les événements ont bien changé.

Depuis quelques jours, la TSF ne nous donne que de mauvaises nouvelles. L'avance ennemie s'accélère. Paris est menacée et la débâcle règne partout.

Le jeudi 13 juin, nous-mêmes pouvons mesurer le danger. Dans l'après-midi notre lieutenant arrive au dépôt l'air anxieux. Avec notre sous-officier ils décident que nous devons distribuer de l'essence même à ceux qui n'ont pas de bons. Il faut charger les camions au maximum. Depuis deux jours, les unités viennent se ravitailler jour et nuit. La consigne du travail de nuit est levée. Les avions survolent mais n'attaquent pas. Ils vont semer la mort plus loin. Veulent-ils protéger les dépôt pour le cas où ils arriveraient jusque là ?

Jeudi soir, ceux qui nous ravitaillent nous apprennent le départ d'une partie des gars dans la soirée. Seuls douze pauvres types restent sur place dont moi ! En plus nous devons assurer la garde complète, ce qui n'est pas pour nous mettre de bonne humeur avec tout le travail de distribution que nous avons. Mais nous acceptons courageusement notre sort parce que, nous aussi, nous sommes en guerre et voulons combattre.

Le vendredi 14 juin, la guitoune cherche à maintenir un aspect habituel mais nos visages sont marqués par l'anxiété et la fatigue. Lorsque dix heures sonnent, je descends prendre ma garde au poste sud en pensant à cette triste situation.

A midi, Pinet arrive pour me remplacer. Il m'apprend, les larmes dans les yeux, que Paris est tombée. Un copain, descendu à Uttwiller écouter la TSF nous apporte cette bien mauvaise nouvelle. Il faut, maintenant, s'attendre au pire. Nous n'entendons que les échos de troupes qui battent en retraite. Pourtant, pour nous, rien ne change.

Vers dix-sept heures, avec mon brave Pinet, on descend prendre l'apéritif au pays. On décide de chasser notre cafard. Tous les copains qui sont disponibles nous accompagnent ou nous rejoignent. Nous parlons de Paris sans penser au sort qui nous attend ! Pourtant, pour nous aussi, le sort est déjà jeté !

A dix-huit heures, deux chauffeurs de la compagnie font irruption dans le café. Ils viennent nous chercher avec leur beau camion appelé « l'Oiseau blanc ». Trois copains doivent rester pour faire sauter le dépôt. Le sous-officier désigne deux hommes du rang parmi les célibataires et le brigadier Chenic. Nous sommes surpris parce que le chef du dépôt c'est lui. C'est donc lui qui devrait partir le dernier. Non ?

On regagne le dépôt ; on charge le matériel de travail et de cuisine ainsi que les vivres et notre paquetage. On casse la croûte tant bien que mal. Tout le monde est sur les nerfs. Les engueulades pleuvent pour un oui ou un non. Je garde bon espoir parce que les dernières informations disent que l'on doit se regrouper au niveau de Nevers. Je fais miroiter le

bonheur d'être près des miens. Hélas, quelques jours plus tard, je dois déchanter.

Nous allons à Bouxwiller où règne une grande effervescence. Les jeunes hommes s'enfuient tandis que les femmes et les filles pleurent. Les plus âgés abattent des arbres pour faire des barrages. Toutes les troupes d'active sont passées. Seuls les pauvres bougres de la Ligne Maginot doivent rester à leur poste.

Jusqu'à Wasselonne, ce n'est qu'une file ininterrompue de convois. La traversée de Saverne est bien longue à cause d'un embouteillage monstre. En arrivant à Wasselonne, vers minuit, nous sommes parqués dans un cantonnement qui regroupe tous les postes de distribution des environs. Tous les camions sont chargés à bloc ! C'est le grand départ mais seul le matériel doit prendre la route. Nous autres nous prenons le train.

En traversant Wasselonne, nous voyons quantité de gens pleurer. A la gare, nous devons attendre jusqu'à midi. Nous montons dans un train dont les wagons sont découverts. Nous sommes aux intempéries, faciles cibles pour les avions. Plusieurs viennent rôder au dessus de nous, sans nous attaquer.

Le train s'ébranle. Espérons qu'il nous mène vers un lieu où nous serons plus capables de réfléchir sereinement parce qu'ici tout ne ressemble qu'à un mouvement de débâcle et de défaite !

La traversée de l'Alsace est assez vite accomplie malgré des arrêts aux gares importantes. Il faut faire monter tous les jeunes rappelés. Le train est mi-civil, mi-militaire. Le soleil brille et par-dessus la ridelle du wagon on admire le beau décor de l'Alsace et la chaîne des Vosges. Nous arrivons à Raves près de

Saint-Dié vers neuf heures du soir. Après avoir cassé la croûte, on prend position pour passer la nuit et, inconfortablement on s'endort. Hélas, quelle n'est pas notre surprise le lendemain dimanche 16 juin d'être toujours à la même place. Le train est resté arrêté toute la nuit. On veut tant être déjà très loin ! Cependant, comme toujours à l'armée, il faut attendre !

Dimanche, jour béni dans le civil mais combien détestable, dans cette guerre ! Enfin le train se remet en marche pour s'arrêter quelques quatre kilomètres plus loin. Nous apprenons que toutes les voies sont coupées et qu'il faut attendre que le travail de réparation soit effectué. Certains trains sont aussi endommagés et attendent une réparation. Pendant ce temps, nos officiers vont jusqu'à Saint-Dié pour obtenir des renseignements et du ravitaillement. Au retour ils nous apprennent que nous serons prisonniers si nous n'arrivons pas à passer Epinal. J'espère malgré tout que tout est mis en place pour nous tirer de cette mauvaise passe. Vers trois heures de l'après-midi, le sifflet de la locomotive se fait entendre et le train s'ébranle. Un kilomètre plus loin, il s'arrête de nouveau. Jusqu'au lendemain matin nous ne faisons que de petits sauts, si bien qu'au réveil nous ne sommes que près de Bruyère. Cependant nous continuons lentement jusqu'à Lépanges et par trois fois des avions allemands nous survolent. Nous leur tirons dessus mais sans résultat. Eux doivent savoir que nous sommes fichus parce qu'ils ont pitié et ne nous bombardent pas. Un homme de notre wagon se blesse en sautant du train. Il se casse un bras. A Lépanges, l'arrêt est prévu pour un long moment. On va faire le plein des bidons et rendre visite à un boucher qui

débite des biftecks en série. Une bonne vieille les fait cuire à quelques pas et on les mange dans du pain, comme un sandwich. Plus loin, dans la ville, des femmes nous offrent le café. Nous sommes bien accueillis dans un endroit charmant. Cependant l'heure tourne et un coup de sifflet nous rappelle à bord du train.

En route, mais bien lentement, nous avançons vers Epinal. Nous nous arrêtons à Arches, bifurquons vers Remiremont. Nous sommes à nouveau arrêtés pour un long moment. Nous descendons dans le pays. Après un petit moment, nous apprenons que Pétain demande l'armistice. On n'osait pas y croire. Alors on questionne des passants pour vérifier l'information. Hélas, c'est bien vrai. De plus Epinal est directement menacée. L'armée polonaise s'y est retranchée et les civils sont chassés. Donc, notre sort est en train de se jouer sur le tapis vert ! Nous savons que si nous passons par Remiremont, nous avons une chance d'échapper aux Allemands. La pluie se met à tomber très fort. Nous montons du bivouac dans notre wagon. Une locomotive est attelée en direction de Remiremont. Pouvons-nous encore nous échapper ? La nuit vient et nous sommes morts de fatigue. Nous nous endormons. Au petit matin nous sommes toujours dans la montagne mais cette fois, sur une voie de garage.

Nous sommes à Bussang, station thermale à proximité de l'ancienne frontière d'Alsace. On espère qu'une main mystérieuse va nous sortir de ce piège. On fait notre toilette parce que nos officiers veulent nous voir un peu rafraîchis. Alors on se prête à l'exercice sans murmurer.

Tout à coup, des sous-officiers nous disent qu'il faut alléger nos sacs parce que, nous partons pour une

grande étape en montagne. Nous regardons autour de nous et à la vue de ce qui nous attend, les jambes semblent vouloir nous rentrer dans le tronc.

Au moment de partir, contrordre. Finalement nous restons cantonnés dans le pays et nous sommes logés à l'hôtel des Deux Clefs. Vers onze heures, je suis volontaire pour une corvée de ravitaillement dans un village situé à quinze kilomètres : le Zyllot. En chemin, les avions nous survolent. Nous devons nous planquer. A Saint-Maurice sur Moselle, le danger écarté, nous continuons la route. Un embouteillage de convois nous arrête.

Arrivés au Zyllot, nous attendons dans la rue que nos commandes soient effectuées. Tout à coup l'épicier nous fait appeler. A notre grande surprise nous sommes invités à nous asseoir à une table bien garnie de jambon, petits pois, salade, café, vin à volonté et même un petit verre de goutte.

Après avoir bien mangé, nous repartons pour Bussang. Là, nous apprenons que nous devons aller nous cantonner dans une usine. Le soir nous pouvons dîner un peu. Mon copain Pinet est embauché chez le boulanger pour nous faire du pain. L'organisation nous semble bonne. Nous nous promenons dans les alentours puis nous allons nous coucher. Tout semble calme. Les maisons voisines sont dans le noir. Seules quatre femmes discutent sur la chaussée. Elles nous interpellent, nous demandent des renseignements et nous offrent un petit verre. Ah, les braves gens ! Après cette petite récréation, nous allons nous allonger sur la paille de l'usine et attendons le lendemain avec impatience.

Mercredi 19 juin : Après le rassemblement, nous sommes divisés en équipes pour fabriquer des barrages anti-char. La matinée s'écoule. A midi nous récupérons des forces avec un repas correct. Les gens des environs nous apportent quelques vivres supplémentaires. L'après-midi, sous un soleil de plomb, nous travaillons d'arrache-pied lorsque nous apprenons que l'ennemi est arrivé au Ballon d'Alsace. Le canon tonne. Là-bas, la bataille fait rage. De retour au campement on espère avoir des nouvelles mais rien ne nous est dit sur la situation. Après la soupe, nous allons faire un tour au village. Ce n'est qu'une file d'ambulances. Visiblement les choses s'aggravent.

Au moment où nous décidons d'aller nous coucher, une grande explosion se produit. C'est un pont qui vient de sauter ainsi que le dépôt de munitions du Zyllot. L'affolement est général. Les habitants nous donnent tout ce qu'ils ont et vont se réfugier dans la montagne. L'ennemi n'est plus qu'à huit kilomètres. Cependant on nous dit d'aller nous coucher. Nous obéissons en attendant les nouvelles.

Jeudi 20 juin : Une belle journée ensoleillée ! On casse la croûte lorsque, tout à coup, un obus vient éclater tout à côté de nous alors que je bois mon café. Un deuxième obus tombe. Vite on ramasse quelques affaires et on se sauve vers le point de rassemblement. Nous recevons nos vivres et nous nous préparons au départ. Des avions passent au-dessus de nos têtes. Ils nous jettent des tracts nous disant de baisser nos armes, que Toul, Nancy, Belfort et Metz sont prises, que toute résistance est inutile.

Nous montons dans la montagne nous planquer. C'est une escalade pénible sous un soleil de plomb.

Arrivés sur la crête, heureux d'avoir évité cette escarmouche, nous reprenons des forces. Le lieutenant Laverot décide de faire bivouac. Nous montons les tentes, les garnissons de fougères. Nous mangeons nos boîtes de singe. Dans la nuit je suis pris de malaise. Je sors de la tente et vois tout en rouge. Au bout de quelques minutes tout redevient normal à mon grand soulagement.

Vendredi 21 juin : Nous faisons tous des allées et venues dans les sentiers du bois. Nous approchant de la lisière de la forêt, nous découvrons un drapeau allemand qui flotte sur la statue de Jeanne d'Arc au sommet du Ballon d'Alsace. Le canon s'approche. Nous sommes cernés. Maintenant, nous n'avons plus rien à espérer. Nous sommes prisonniers. Cependant nous sommes encore ravitaillés. Le 53^{ème} de Cavalerie, qui est avec nous, possède des mulets. Nous les harnachons et leur faisons porter des bouteillons pour donner à boire à ceux qui sont éparpillés dans les bois. Avec nous se trouvent : le 8^{ème} BOA, le 5^{ème} BOA, le 15^{ème} Génie, le 10^{ème} Génie et le 55^{ème} de Cavalerie. Le 425^{ème} Pionnier est resté en bas. Nous sommes renforcés par les 238 et 298 Pionniers qui organisent notre défense. Nous sommes mis à contribution alors que nous ne sommes que très peu armés. Le lieutenant Lecot juge que c'est une folie, que le pays est sacrifié, que toute résistance est bien inutile.

Dans l'après-midi un obus tombe dans la cour de l'hôpital. Premier avertissement sans doute. Le soir, le canon se fait à nouveau entendre. Il s'acharne sur le tunnel dans lequel se trouvent des soldats réfugiés. Plus de cent cinquante obus sont tirés sur ce tunnel que les soldats finissent par faire sauter. A leur poste,

les batteries anti-char attendent la suite des événements. La nuit arrive et le calme se fait. Nous sommes certains que toute la région sera occupée dès le lendemain et que nous devons quitter notre gîte.

Samedi 22 juin : la journée est sombre. Avec Pinet, nous partons en reconnaissance en bordure du bois. Le canon se met à tonner. Un sifflement et l'obus tombe juste derrière nous. Il est tout de suite suivi d'un second et d'un tas d'autres. Nous sommes dans le champ de tir ! Cela ne fait aucun doute. Nous devons partir si nous ne voulons pas être tués.

En deux temps trois mouvements nous replions tout et partons pour une autre colline. Après regroupement de toutes les forces en présence, on se compte. Seuls deux blessés à déplorer dont un qui doit être descendu en ville.

Les obus continuent de tomber sur notre ancienne position. On l'a échappé belle ! Une batterie crache depuis le Ballon d'Alsace si bien que la colline limitrophe de Bussang et la ville de Bussang sont sous le feu. Un nombre incalculable d'obus est envoyé par les Allemands. La mitrailleuse fonctionne à fond. Une lutte à mort est engagée. Les batteries anti-char n'ont pas fonctionné. Comment cela se fait-il ?

Nous l'avons appris plus tard, la ville a été prise après une lutte acharnée, rue par rue !

Dimanche 23 juin : Il fait à peine jour mais tout le monde est déjà debout. La pluie est tombée toute la nuit. Nous n'avons qu'une envie, sortir nous réchauffer près de notre feu de bivouac où nous essayons de nous sécher tant bien que mal. Quelques soldats qui se sont battus la veille, ont réussi à s'échapper. Ils viennent nous rejoindre. Ils nous

expliquent la bataille. La lutte a été très dure mais les batteries anti-char ont été encerclées immédiatement et rendues inefficaces.

Nous sommes certains de nous faire cueillir dans la journée. Un gamin du pays nous dit que les Allemands sont corrects et que l'armistice doit être signé ce jour même ! Nous pensons donc ne pas être faits prisonniers. Nous sommes certains que nous allons vite rentrer chez nous. Alors nous partons chercher du ravitaillement dans les fermes environnantes. Nous n'avons presque rien. Plus de pain ni de sel. La seule chose sur laquelle nous pouvons compter c'est sur l'eau, celle d'une tonne et celle du ciel car il pleut toujours. Le campement est un véritable marécage.

Nos chefs ne veulent pas se rendre. Nous attendons donc encore et toujours !

Lundi 24 juin : Il pleut toute la journée et nous sommes tous enrhumés. Nous tentons de tenir le coup sans information sur ce qui se passe ailleurs. Nos figures sont un peu déconfites et nous espérons des jours meilleurs.

Mardi 25 juin : Les esprits commencent à s'échauffer. La position n'est plus tenable. La pluie tombe encore. Les vivres sont rares. Notre cerveau, tout comme notre ventre, souffre. Nous souhaitons tous une solution prochaine.

Nos chefs tiennent conseil et décident d'attendre le lendemain. Les heures sont bien longues. Les Allemands ne viennent pas nous chercher. Nous sommes des soldats tout de même ! Les fusils sont en faisceau, prêts à être rendus. Enfin, la nuit arrive mais

quelle nuit peuplée de cauchemars affreux. Nous ne sommes que pluie et boue.

Mercredi 26 juin : Voilà la journée décisive. Le lieutenant Lecot parle allemand. Il décide de descendre à la ville pour négocier. Nous attendons jusqu'à trois heures. Nous sommes tous prêts à partir. De la crête de la colline nous attendons le retour du lieutenant.

Lorsqu'il arrive, nous nous précipitons et nous apprenons que malgré l'armistice, nous sommes considérés comme des prisonniers. Ce soir nous coucherons dans le théâtre et demain, en route pour une destination inconnue.

Nous descendons et lorsque le brouillard se dissipe, nous prenons conscience de la force des derniers combats. Une ferme a complètement brûlé, beaucoup de maisons sont éventrées, d'autres ont complètement disparu ! Le théâtre du peuple qui nous reçoit n'a qu'une partie de son toit, si bien que nous sommes toujours sous l'eau. Avec Pinet on élit domicile dans un petit coin des coulisses, au sec. Nous pouvons nous changer, enfin !

Nous sommes mis en présence des Allemands qui paraissent de chics types. Nous sommes rassemblés dans la cour et comptés. Ils nous demandent nos armes mais elles sont toutes restées au bivouac. Une corvée est désignée pour aller les chercher.

On nous donne du pain et du café. Le service est parfaitement bien organisé. On va pouvoir manger et boire chaud. Cela fait du bien !

Un enfant m'appelle à la grille. C'est le fils d'une des dames qui nous avait offert à boire quelques jours

plus tôt. Il me demande ce que je désire manger. Je suis très touché par ce geste. Je lui dis.

– N’importe quoi fera l’affaire.

Quelques instants plus tard, il m’apporte un grand cabas garni. Comme c’est gentil. ! Sur un papier, la dame a inscrit qu’elle prépare autre chose pour le lendemain. Il nous faut des forces pour demain parce qu’on va à Mulhouse qui est à cinquante kilomètres !

Avec tous les copains, nous nous couchons de bonne heure et nous goûtons fort notre abri parce que dehors la bise souffle fort !

Mercredi 27 juin : Le temps est incertain. Une corvée est partie chercher les armes. Les ordres ont changé : nous devons aller vers Belfort pour y être libérés dans les quarante-huit heures. C’est la joie naturellement. Dans le théâtre, c’est le branle-bas de combat. On refait les sacs, les Allemands viennent nous distribuer du café et une boule de pain. Le fils de Madame Briot vient me renseigner sur notre départ. Il est neuf heures trente et la mise en route est fixée à onze heures. Il faut dire adieu au bon repas promis ! A dix heures trente, le gamin vient me porter du chocolat, des beignets aux pommes et à la rhubarbe. Inutile de dire combien les gars de mon équipe sont contents car bien entendu je partage tout.

Nous sommes regroupés maintenant et partons sous la garde de deux soldats allemands à cheval. La traversée du village est effectuée à grande vitesse. Des gens déblaient les décombres, d’autres nous donnent un peu de tout au passage. Nous sommes tous très touchés par le bon cœur de ces gens. Il est vrai que bien des leurs sont certainement comme nous !

A Saint Maurice la première pause. Nous avons parcouru cinq kilomètres. Nous croisons deux colonnes qui montent vers Mulhouse. La pluie fait son apparition. Nous abordons les lacets du Ballon d'Alsace Au sommet du Ballon, la pluie tombe drue et nos sacs sont bien alourdis. Le vent souffle par rafale tandis que le paysage n'est fait que de forêts. Nous prenons du repos dans la cave du restaurant « le Jeanne d'Arc » qui a bien souffert aussi de la guerre. Nous recevons à manger pour reprendre des forces. La remise en route est très difficile parce que nos muscles se sont bien détendus pendant la pause. Toutes les maisons du Ballon d'Alsace sont quasiment détruites. Le Grand Hôtel est coupé en deux. La lutte a été dure dans ces parages.

Nous abordons la descente tandis qu'il pleut encore. Nous marchons en espérant pouvoir faire une pause dans le prochain village. Nous voudrions pouvoir voler pour arriver plus vite. Partout, sur la route se trouve du matériel abandonné. Des ponts sont coupés et remplacés par des ouvrages provisoires. La guerre a fait son œuvre de dévastation. Un hôtel qui domine la vallée de Giromagny est complètement détruit. Nous descendons toujours nos lacets. Un village qui paraît bien proche est, en réalité, bien loin à pieds et par la route !

Lorsque nous arrivons à Lepygy, il n'y a plus rien qui tienne debout. Comme le pont qui y mène est détruit, nous contournons le village et continuons vers Giromagny les jambes flageolantes. Heureusement la pluie a cessé et le sac s'allège. Les Allemands nous filent juste avant notre entrée dans Giromagny. Nous faisons une halte dès les premières maisons.

Le lieutenant part aux renseignements à la Kommandantur puis nous dit :

– Nous pouvons bivouaquer ici mais, dans ce cas, demain, nous devons aller chercher le matériel abandonné dans le Ballon. Alors nous décidons de regagner Belfort à quatorze kilomètres. Les gens nous ravitaillent au passage et, à un petit café encore debout, on fait le plein des bidons. C'est le dernier bistrot dans lequel nous entrons avant de perdre complètement notre liberté.

Près de l'aérodrome, tout est dévasté. Les hangars sont en poussière. Quelques avions sont encore en service parce qu'ils sont cachés dans un champ de blé.

A la nuit tombée nous arrivons à Belfort, caserne Bougessel. Il est onze heures trente. On poireaute sous la pluie qui recommence à tomber. Puis nous avons l'ordre d'aller nous coucher.

Nous sommes affectés dans un ancien magasin d'habillement. Pas de paille mais du ciment. Nous sommes cependant bien contents et on se débarrasse de nos frusques pour les faire sécher. Nous tombons dans un profond sommeil même si le matelas est bien peu confortable !

Jeudi 28 juin : nous ne sommes réveillés que tard. Nos jambes refusent de nous porter. Beaucoup vont à l'infirmerie montrer chevilles et genoux. Nous ne sommes pas habitués à des étapes de cinquante kilomètres par un temps aussi affreux. Dans la cour, nous sommes dix-sept mille environ. Nous cherchons des têtes connues. Je vois Léon Brot, puis Davy et enfin Bedu. Je ne suis donc pas seul. On peut parler de chez nous et nous disons notre espoir de sortir de

ce cauchemar rapidement. Avec mon ami Pinet, nous avons même planifié notre retour à Paris.

Les « on-dit » pleuvent plus fort que la pluie. Ce qui est certain c'est que nos quarante-huit heures pour être libérés sont déjà passées. Le cafard s'installe parmi les prisonniers. La nourriture est extrêmement réduite et les visages commencent déjà à changer. Adieu petits plats et vin rouge ! Cela n'existe plus que dans nos souvenirs.

Le séjour à Belfort se poursuit. Pour le 14 juillet nous devons présenter une grande parade militaire. Himmler, en personne, nous passe en revue. Quelques copains de corvée peuvent sortir en ville. Ils nous rapportent un peu de supplément alimentaire bien que ce soit très surveillé maintenant.

Je suis nommé pour une corvée qui a pour objet de récupérer les obus tombés près du fort de Belfort. J'en reviens avec un bidon de vin rouge, une bouteille de bière et même une tartine de pâté donnée à la sauvette. Nous avalons tout ça en un instant tellement nous sommes affamés. La pluie ne cesse de nous accompagner et nous sommes tout le temps trempés.

Pendant la deuxième corvée, rien à faire pour recevoir quelques cadeaux de la population. Les gens sont surveillés et nous aussi bien entendu. Nous rangeons les canons sur la place de la mairie. Cela demande beaucoup d'efforts car les forces nous manquent. Il vaut mieux endurer en silence. C'est plus prudent. A quand la vie civile ?

Les jours défilent dans la caserne Bougessel. Un copain appelé Gérard organise toutes sortes de tournois pour nous désennuyer : palets, quilles etc. Le soir, grâce à un micro qui est installé, les chanteurs amateurs s'en donnent à cœur joie.

Certains se contentent de faire la queue à la cuisine pour tenter de trouver un os à ronger. Chacun essaie de s'occuper tant bien que mal.

Le dimanche on nous propose une corvée : nettoyer les abords de la caserne. Nous en tirons un petit avantage : une cannette de bière et une boule de pain supplémentaire.

Quel cafard ! On veut tous vieillir !

Lundi 29 juillet : Enfin dans la semaine qui précède du changement s'annonce. Les cultivateurs sont regroupés pour partir le lendemain. Une lueur d'espoir revient. La joie aussi. Hélas ce n'est que pour peu de temps car nous apprenons qu'ils sont tous envoyés en Allemagne.

Vendredi 26 et samedi 27 juillet : Trois départs sont organisés. Enfin mon tour arrive le dimanche 28. Avant de partir, on nous fait écouter un disque : la marche des forgerons. Quelle ironie ! En fait cela aurait dû s'appeler : marche vers l'exil.

On part de Belfort à onze heures en direction de Mulhouse. Pour toute garde, nous n'avons qu'une sentinelle allemande qui nous dit que nous allons avoir la chance de voir la « belle Allemagne ». On aurait tant préféré rentrer chez nous ! Hélas, nous n'avons plus d'espoir. Nous avons touché trois jours de vivres et savons bien ce que cela signifie. Le voyage s'annonce long. Vers où allons-nous ?

A Mulhouse, changement de train. Sitôt installés, les sentinelles nous enferment comme des bêtes. Nous partons en direction de Colmar. On retrouve le décor alsacien quitté il y a déjà un mois. Nous passons Strasbourg, puis Haguenau. Toutes les gares sont pavoisées aux couleurs du Reich. Voilà les puits de

pétrole de Pecheldronn et tous les villages évacués. Nous voyons les bastions de la Ligne Maginot, quelques tranchées anti-char, des kilomètres de barbelés et une multitude de trous d'obus.

Nous passons la frontière allemande sur la Ligne Siegfried avec ses bastions, ses tranchées anti-char. Nous stoppons enfin dans une gare où il règne une grande effervescence. Beaucoup de curieux nous regardent descendre en arborant des drapeaux du Reich. Nous sommes à Winden. Nous avons le droit de sortir pour soulager nos vessies. Ce n'est pas du luxe !

Le temps de changer de machine et le train s'ébranle à nouveau. On passe le Rhin à Maximiliensau. Les ponts sont debout ainsi que toutes les maisons. Les jeunes de la jeunesse hitlérienne grouillent partout. Nous passons une grande ville industrielle mais le train ne s'arrête pas.

La nuit tombe. Nous nous installons aussi inconfortablement que possible dans les wagons. Le train est une véritable brouette qui roule d'un côté à l'autre faisant s'entrechoquer nos têtes. Nous sommes tellement fatigués que nous dormons quand même.

A l'aube, le train stoppe en plein champ. Des fossés sont faits pour nous permettre de poser culotte. Des rangées de gars accroupis, gardés par des sentinelles en armes ! Cela vaut une photo !

Une demi-heure plus tard nous sommes à nouveau bouclés dans le train. Les villes défilent devant nos yeux. Apolda, puis Gotha où nous stoppons sous les yeux des inévitables curieux. Nous sommes sur la route de Berlin. Verrons-nous la ville ?

Non. Nous obliquons à droite, passons Halle et Leipzig qui est une belle ville avec des jardins, des pièces d'eau, un bel aérodrome plein d'avions !

Plus loin, nous traversons l'Elbe. Le fleuve est beau ainsi que le pont que nous empruntons. Lorsque la nuit vient, nous gardons dans les yeux les beaux paysages faits de décors tantôt agricoles et tantôt industriels. Nous avons aussi remarqué beaucoup de constructions de type grands travaux : ponts, autoroutes... Déjà deux jours dans ce train. Nous nous demandons où nous allons. Nous arrivons à dormir. Belle jeunesse !

A l'aube, nous sommes sur une voie de garage. La ville dans laquelle nous sommes arrêtés s'appelle Hoyerswerda. Personne ne sait où cela se trouve en Allemagne. Nous descendons du train et marchons en colonne dans la campagne. Mille huit cents hommes, ça fait du monde ! Tout à coup, au détour d'un bois de sapin qui ressemble fort à ceux de ma chère Sologne, nous découvrons notre camp fait de baraquements et de miradors. C'est notre camp de concentration à nous, les soldats français faits prisonniers.

HESTOMITZ. Prisonnier de guerre en Allemagne

Nous voilà arrivés dans ce fameux camp. Nous ne sommes pas les premiers arrivés. Beaucoup de copains sont déjà là. Sur la droite en entrant sont parqués les officiers. Il y en a huit mille environ. Pour ce qui est des pauvres hommes de troupe, nous sommes tous mélangés : Français, Belges, Marocains, Polonais. Que de monde ! Que de monde ! Sur une place nous sommes regroupés par trois cents puis divisés en sous-groupes.

On nous distribue des brocs, des gamelles et des serviettes. Sans doute allons-nous enfin pouvoir manger chaud. C'est déjà ça !

On est même bien servi : gamelle pleine d'orge et de pommes de terre avec une boule de pain pour quatre. L'estomac rempli nous prenons nos quartiers mais compte tenu du nombre de prisonniers, c'est très long et pour la nuit nous improvisons un bivouac sur la place. Nous recevons du café sans sucre et du saucisson.

Finalement, nous passons trois jours sous ce bivouac où nous sommes invariablement nourris de marmelade le matin, de pommes de terre non

épluchées et de fromage blanc, de concombre, de tomates au sel et d'une sorte de graisse. On s'adapte au régime par force, mais que de grimaces pour avaler tout ça !

Le vendredi qui suit notre arrivée nous partons pour notre marabout. Nous allons coucher à trois cents sous la même tente. Nous sommes attachés au numéro soixante-neuf. C'est un vrai cauchemar de rentrer là-dedans. Poussière et poux y règnent en maîtres.

Nous sommes vite adaptés à la situation. Combien, de temps devons-nous rester dans ce bled ?

Nous sommes dans une aire entourée de barbelés derrière lesquels une garde vigilante nous surveille en permanence. Notre camp se trouve à la limite de la Saxe et de la Silésie. Nous sommes bien loin de chez nous. Entre copains nous essayons de nous remonter le moral qui est si bas !

Je vais décrire rapidement notre vie au camp. Tous les soirs des prisonniers organisent un tour de chant. Ils sont bons chanteurs. C'est notre moment de distraction qui nous rappelle les belles chansons de notre lointain pays.

Il y a un stade sur lequel les sportifs peuvent jouer au football et au basket. Courtois, notre international, est parmi les prisonniers. Une équipe de foot est formée contre les Polonais. Ils gagnent le match !

L'attraction c'est le commerce qui s'installe entre officiers et soldats. Il y a pourtant une zone bien délimitée et gardée entre nous mais, malgré cela, les paquets de tabac, les boîtes de singe, les gamelles et autres trésors volent par-dessus les barbelés. Tous ces articles sont payés au prix fort : franc français, mark d'occupation et mark de camp. Un véritable

commerce au nez et à la barbe de nos surveillants. Les Marocains sont des chefs en l'occurrence. Souvent ils reçoivent des marchandises qu'ils ne paient jamais !

Les jeux d'argent fleurissent. Il faut bien passer le temps car les journées sont longues.

Les Polonais vendent tout ce qui les encombre y compris leurs alliances, leurs montres, leurs souvenirs. Une bourse est organisée près de la cantine. Ce sont les malins de toutes les nationalités qui en tirent les ficelles.

Dix jours passent ainsi. On nous distribue des plaques d'identité. Ceux qui reçoivent des plaques en fer restent au camp, ceux qui en ont en bois doivent partir. Nous subissons une douche avec désinfection. Un vrai travail en série. Nous sommes trois cents à passer en même temps. Une fois la corvée faite, nous sommes formés en groupes. Je fais partie d'un groupe de cent soixante et je tombe, heureusement avec des gars du 8^{ème} BOA dont Pinet, Fonteneau, Taney, Desbandes, Marchand etc. Tous sont de bons copains. Le départ est fixé au lundi douze août mais nous ne savons pas pour où. C'est le mystère.

Lundi matin 12 août : nous sommes réveillés à huit heures. En plus de notre café, nous recevons à manger pour la journée : du boudin, du concombre, et un quart de boule de pain par personne. Ce n'est pas folichon ! On s'habille et en route.

A la sortie du camp des sentinelles nous arrêtent. C'est notre escorte pour le voyage. Nous passons à travers bois pour rejoindre Hoyerswerda où nous arrivons à dix heures. Nous sommes enfournés dans nos wagons à bestiaux et nous partons à onze heures.

Nous passons : Outrand, Lampersvalet, Grosseheim, Priessleid, Carrig, Niederwerda, Cossebande, Dresde, Bisenate et nous entrons dans un décor magnifique sitôt Dresde passée. Nous voyons les monts métalliques, rochers très pittoresques. Au pied, des bateaux se promènent avec de nombreux passagers à bord. Des radeaux en bois descendent le courant du fleuve. Puis le paysage change. Nous voyons des collines bien vertes. Nous sommes au pied des monts des Sudètes. Nous passons Mittelgrand et Bodenbach et arrivons à Aussig. Il est six heures du soir. Le train s'arrête en gare. Il y a beaucoup de monde sur place. C'est sans doute là que nous devons descendre. C'est bien notre terminus !

C'est le groupe treize, dont je fais partie, qui descend le premier. Nous ne restons pas à Aussig. Nous parcourons cinq kilomètres à pied pour rejoindre notre « bercail » dit Ako, situé à Hestomitz.

Notre camp est neuf. Bonne surprise. A l'intérieur nous trouvons des lits à étage avec paille et couvertures et le confort moderne : lavabos, WC, douches, chauffage central, enfin tout ce qu'un prisonnier peut espérer. Ce qui nous fait vraiment plaisir c'est la gamelle de soupe avec huit cents grammes de pain. Nous nous couchons à dix heures trente, bien fatigués. J'ai oublié de dire que pendant notre marche vers le camp, de nombreuses femmes que nous croisons pleurent. Nous en avons tous été très touchés. La ville d'Aussig est forte de quarante-cinq mille habitants, tandis qu'Hestomitz est un village.

Mardi 13 août : Nous sommes réveillés à cinq heures du matin. Nous devons prendre le travail à sept heures dans une usine. On demande des ouvriers du

bâtiment. Je suis heureux de pouvoir travailler dans ma partie. De toutes façons il faudra bien obéir alors pourquoi ne pas profiter de ce qui m'est offert ?

En fait, il s'agit de faire des coffrages pour le béton sur un chantier en cours. Aucune finesse n'est requise. La menuiserie est loin de tout ça !

Ce qui est le plus dur c'est de ne rien comprendre aux ordres du contremaître. Alors on fait ce qu'on peut et ça se passe assez bien.

A midi nous rentrons au Ako pour recevoir une assiette de légumes. Les vingt minutes de marche aller-retour sont mal payées. Retour au boulot à une heure trente. Jusqu'à seize heures trente. Il est temps de rentrer parce qu'on en a plein les pattes.

Le lendemain nous sommes levés à quatre heures trente. Nous commençons à travailler à six heures trente, avons un arrêt casse-croûte à neuf heures pendant une demi-heure, puis nous travaillons jusqu'à midi. Pause déjeuner de midi à une heure trente et travail jusqu'à seize heures trente. Il semble bien que ce soit nos horaires pour le futur ! Le soir, au Ako, nous jouons à la belotte sur les lits. On nous a promis des salles de jeu plus tard. Avec Pinet, Fonteneau et Taney j'essaie de dissiper mon cafard parce que la question qui me hante c'est : combien de temps va-t-on devoir rester ici ? En plus il pleut.

La première semaine se passe sous un temps maussade. Pour le quinze août, pas d'arrêt de travail. Le premier dimanche on pense faire la grasse matinée mais rien du tout. Réveil à quatre heures trente comme d'habitude, nettoyage des chaussures, de la chambre, des douches, et même des toilettes ! En fin de matinée on nous donne des cartes postales. Nous avons droit à

sept lignes, pas une de plus. Ça ne fait rien, nous sommes heureux de pouvoir donner de nos nouvelles.

Pour ce qui est du menu, il ne varie guère : pommes de terre et choux avec des lardons. Le soir : « pâté boudin » au fromage blanc, fabriqués avec de la poudre et de la soupe. On doit s'adapter au régime mais comme on regrette la cuisine de chez nous ! Je parle beaucoup de menu mais quand on est prisonnier, de quoi d'autre parler ?

Aujourd'hui, dimanche, nous avons eu droit au fameux bifteck allemand : une boulette de viande avec de la mie de pain et des oignons. C'est assez bon. Mais le soir, incendie à la cuisine. Nous avons droit à l'arrivée des pompiers et de tous les notables de la ville. La distraction est imprévue. Comme nous sommes trop nombreux et trop bruyants à regarder, on nous fait rentrer dans nos chambres où nous reprenons nos belottes avant le couvre-feu.

La semaine suivante, je n'ai aucun fait intéressant à rapporter. Menu, travail, rien ne change. Le coffrage avance et le mauvais temps persiste.

Cependant, à la fin de la semaine, on nous met une radio avec chaîne française à disposition. Les nouvelles n'en sont pas, naturellement !

Le deuxième dimanche, nous recommençons nos activités dominicales. Nous recevons un paquet de tabac à crédit. Cela prouve que nous serons payés, sans doute ! Nous n'avons pas de carte à écrire. Alors on passe le temps en faisant de la fumée.

La troisième semaine représente déjà l'habitude. Ce qui change c'est le temps qui est plutôt beau. Nous recevons à nouveau du tabac le samedi. Le dimanche, certains copains vont à la messe. Comme il faut faire

trois kilomètres à pied, je préfère rester en extase devant le paysage d'Hestomitz pour écrire quelques souvenirs.

Dimanche 8 septembre : quatrième semaine passée au camp. Rien ne change. Nous savons que deux cent cinquante kilos de pommes de terre nous sont alloués chaque jour. Nous ne touchons pas de tabac. Ce n'est pas gai. Beaucoup de copains pensent profiter de la messe pour aller se promener mais cette semaine il n'y a pas de sortie.

Pour ma part je passe le temps en faisant une grande toilette ainsi qu'une grande lessive. L'après-midi, sieste et belotte ! Après le café du soir, car le dimanche nous n'avons pas de soupe, on nous distribue des cartes postales. Nous écrivons d'Hestomitz pour la deuxième fois.

J'ai oublié de noter que dans la semaine nous avons eu un supplément au menu : saucisse, choucroute et un morceau de pain supplémentaire pour le casse-croûte du matin.

Dimanche 15 septembre : la semaine est pluvieuse. Tous nos habits sont mouillés. Le chef de chantier nous engueule sitôt que nous nous mettons à l'abri. On y va quand même. Alors il demande aux sentinelles de nous déloger. On ralenti le travail parce que nous n'avons pas de tabac. Enfin, un soir, il a pitié et nous donne deux paquets de la part de la direction du chantier. Finalement nous recevons du tabac tous les jours. Samedi nous en avons même reçu cinq paquets et dimanche le Ako nous en donnait un. C'est mieux !

Je fabrique des claquettes pour les copains de la chambre. Nous ne recevons toujours pas de nouvelles

de chez nous. Ça ne vient pas vite. Déjà trois mois sans nouvelles !

Ce dimanche ressemble aux autres. Seule excentricité de nos gardiens, il faut laver la chambre à grande eau et pour ça il faut pousser les lits. Toute la matinée se passe dans un désordre indescriptible.

Le soir nous avons tous la visite du cafard. Le temps est pluvieux et triste alors nos âmes le sont aussi. Le menu se compose de café, de saucisson et de beurre. Nous espérons bien manger mais il y en a tellement peu. Finalement, on supporte toutes les misères.

Dimanche 22 septembre : sixième semaine. Nous avons un peu de beau temps ce qui est mieux pour travailler. Nous n'avons plus de tabac et tout le monde grogne. Au chantier nous n'obtenons que quelques cigarettes pour nous encourager au rendement avant l'arrivée de l'hiver. Cette semaine nous décoffrons une partie de notre boulot. Nous sommes loin des yeux du contremaître alors nous en profitons pour flâner un brin ! Le boulot est parfois dangereux. Nous prenons notre temps et au fur et à mesure le vertige disparaît. La paye n'arrive pas. Pourtant on nous promet quelque chose. Nous attendons donc.

Au menu cette semaine une saucisse assez bonne ainsi que du goulache. Enfin nous sommes les premiers servis ce qui signifie que nous avons droit au rabe ! C'est très apprécié naturellement parce qu'on crève littéralement de faim.

Le cafard règne toujours en maître le dimanche. Nous tentons d'en venir à bout par des jeux et des petits travaux domestiques.

Dimanche 29 septembre : la septième semaine vient de s'achever. Lundi dernier on nous autorise à envoyer une lettre de vingt-six lignes. C'est à la fois peu et bien bon ! Nous avons tant de choses à dire. En plus les premières réponses à nos cartes arrivent enfin. Le moral est donc un peu meilleur. Je n'ai encore personnellement rien reçu mais je garde espoir. Les premiers colis arrivent aussi.

Ce dimanche j'ai enfin ma première lettre et des nouvelles de chez moi. Une photo de ma petite fille Gisèle est incluse. C'est une grande joie. Je peux l'embrasser quand je veux.

Lundi dernier nous commençons le travail à six heures et demie parce que, maintenant, le jour se lève assez tard. Le chantier est en effervescence. Le travail y est intense aussi je réclame pour moi et mes copains du tabac auprès du chef de chantier. J'obtiens des paquets de cigarettes et au Ako nous en recevons aussi avec des cigares en plus parce que nous avons bien travaillé. Le moral est donc un peu meilleur.

En revanche, aujourd'hui il est plutôt bas. Nous faisons tous nos petits travaux domestiques pour nous désennuyer. Mais nos grosses mains ne sont pas très agiles pour ce genre de choses.

Dimanche 6 octobre : huitième semaine. A Hestomitz le temps est beau tous les jours. Nous travaillons sans arrêt ce qui fait plaisir au patron. Nous sommes même renforcés par des prisonniers qui viennent nous aider tant au béton qu'à la terrasse. Moi, je suis toujours employé au coffrage. Les cigarettes de remerciement tombent fort mais nous ne sommes pas tous traités de la même façon. Des copains moins bien payés vont se plaindre au chef qui

le prend mal et même si nous ne comprenons pas ce qu'il dit, son ton suffit à faire comprendre qu'il vaut mieux ne pas insister.

Nous allons à l'hôpital d'Aussig pour désinfection parce que les poux reviennent. Nous partons à pied et revenons en tramway pour être au plus tôt sur le chantier. Dans le tram, des Tchèques nous donnent des cigarettes en cachette parce que nous sommes étroitement surveillés. Les femmes nous font quelques sourires ce qui est bon pour le moral. L'hôpital et les bâtiments qui l'entourent sont beaux et modernes.

Nous recevons notre première paye : six marks soixante, une fois l'avance pour le tabac déduite. J'en profite pour acheter quelques bibelots. Au Ako le commerce reprend.

Au menu de ce dimanche, « bifteck éponge », c'est-à-dire tétine et pommes de terre. Pendant la sieste je regarde au travers de la fenêtre barrée de barbelés vers les collines sudètes. Dans la plaine le village semble complètement endormi. Seule l'usine crache ses fumées et quelques remorqueurs naviguent sur l'Elbe.

Dans la chambrée c'est le calme complet. Nous échangeons quelques commentaires sur nos derniers courriers reçus. J'ai eu la chance d'en avoir de Solange, Fernand et Loulou. Je suis heureux.

Dimanche 13 octobre : neuvième semaine et le temps est toujours au beau. L'automne arrive. Le matin il y a du brouillard mais dès les premières heures du matin il se lève et le soleil apparaît.

Cette semaine, nos horaires changent. Nous sommes réveillés à cinq heures quarante-cinq et au

boulot à sept heures. Notre casse-croûte est toujours à neuf heures mais à midi nous ne rentrons plus au Ako, nous avons une demi-heure de repos. Nous terminons à quatre heures et demie.

Un incident a lieu parce que nous n'avons plus ni soupe ni casse-croûte. Nous ralentissons donc le travail. Après trois jours nous obtenons de la soupe à midi mais pas de pain. Enfin, on fait aller. Le soir au Ako nous nous faisons sermonner. Après un interrogatoire, ils renforcent la surveillance des sentinelles.

Nous sommes payés : huit marks quarante. Le crédit pour les cigarettes disparaît.

Au menu, patates et quelques morceaux de viande dans la soupe. Le soir, fromage blanc et beurre.

Dans la journée : lessive, toilette et corvée d'épluchage des patates.

Le soleil nous envoie ses derniers rayons et nous en profitons pour faire les cent pas dans l'enclos. Les feuilles tombent. La mauvaise saison approche et nous espérons toujours être libérés. Cette semaine, pour moi, la bête noire, le cafard a fait son œuvre. Je suis si loin de ma petite femme et de ma gosse. Sans doute attendent-elles aussi le retour de leur petit père. Je souffre aussi pour elles mais je reprends courage en me disant que je les aimerai encore plus lorsque je serai libéré. Dans mon cœur je leur envoie des baisers.

Dimanche 20 octobre : dixième semaine de perdue. Vais-je les compter par dizaines ? Que de courage il faut ! Je reste persuadé que je retrouverai ma famille ? Ça m'aide à vivre.

Le temps est beau depuis le début de la semaine. Les matins sont froids, avec de la gelée blanche mais l'après-midi il fait presque chaud.

Au chantier il y a toujours beaucoup de travail et on devient des as dans l'art du coffrage. Comme nous sommes occupés le temps passe vite. En remerciement nous recevons un paquet de tabac pour quatre. On fume plus que de raison. C'est pour nous un moyen d'oublier.

Au menu d'aujourd'hui, moitié choux fleur, moitié pommes de terre. Comme c'est un changement appréciable, je le note.

Avec la paie nous pouvons acheter notre tabac mais attention, le magot fond bien vite !

J'ai reçu une carte de ma petite femme cette semaine. Les colis de ceux qui ont leur famille en zone libre arrivent à plein. Ceux qui les reçoivent ne partagent pas et nous faisons ceinture en les regardant s'empiffrer de bonnes choses.

Nous profitons que ce soit dimanche pour nous récupérer mais comme le savon manque, nous nous lavons mal. Il faut cependant éviter les poux. Nos geôliers font une visite ce matin pour voir si nous avons des bêtes. Mais rien.

Je quitte ma fenêtre et termine mon bavardage parce que c'est bientôt l'heure du dîner. Ce soir : pomme de terre et un petit bout de saucisson du dimanche !

Dimanche 27 octobre : onzième semaine déjà dans ce trou. Il fait maintenant mauvais. Le froid et la neige sont arrivés. On découvre la montagne toute blanche.

A cause du froid nous travaillons lentement. En plus, comme notre chef Français a écrit « Vive la

France » sur un wagon, nous avons droit à un sermon en règle. Beaucoup de bruit pour bien peu de choses à mes yeux. Comme punition, on nous supprime l'accès à la radio pendant huit jours. Ce n'est pas bien cruel.

Jeudi dernier, un fait divers amusant : à huit heures du soir, tout le monde est bien tranquille mais nous devons passer devant la commission des poux. Nous allons devant ces messieurs qui nous examinent avec une loupe et une forte lampe poil par poil, y compris le derrière ! On s'amuse bien. Sept copains sont porteurs de ces petites bêtes. Moi, je reçois l'ordre de me laver dans le nombril. À chacun son lot de réflexions plus ou moins plaisantes. Nous montrons notre bon caractère et encaissons.

Hier je reçois mon premier colis. Je suis bien heureux, surtout que je peux enfin fumer une bonne cigarette de gris !

Ce matin j'ai droit à une carte de Loulou datée du 18 septembre 1940. Le courrier va bien mal. Beaucoup de copains n'ont encore rien reçu.

Au menu : des patates et de la tétine. Ce soir il y a du pâté. Maigre festin n'est-ce pas ? Dans la semaine, à midi, on mange toujours notre soupe dehors et debout. Demain un changement d'horaire est prévu : embauche à sept heures et suppression du casse-croûte de neuf heures. Nous trouverons sans doute bien le moyen de nous arrêter quand même pour grignoter.

Pinet et Fadet ont été accidentés cette semaine, mais rien de grave.

Au lieu de mes beaux dimanches en famille, je suis là, tout seul, à me morfondre. Combien allons-nous avoir encore à en passer dans cette chambre

enfumée. Nous rêvons tous du parfum de la liberté et pleurons sur notre bonheur perdu. Courage et patience sont les mots que nous devons garder à l'ordre du jour.

Dimanche 3 novembre : douzième semaine. Il fait frais maintenant. Nous avons moins six degrés et il neige tous les jours. Malgré cela, l'activité sur le chantier reste la même. Il faut travailler par ce temps de chien. Le soir on rentre trempés. On est bien contents de retrouver la chambre et son bien être.

Quelques incidents sur le chantier : en cherchant à se mettre à l'abri, on rend le chef de chantier furieux. Il bougonne et passe son temps à chercher les planqués. Il fait même appel aux sentinelles. Mais nous sommes malins et nous nous cachons dans les cuves. Il nous a donc supprimé les cigarettes.

Au Ako nous sommes payés de onze marks quarante pour trois semaines de travail. Le budget remonte. Il est temps parce qu'il est bien bas ! Je fais immédiatement provision de tabac. Nous allons avoir des cigarettes françaises à hauteur de cent cinquante pour un mois. C'est bien ! Surtout que les colis arrivent maintenant.

Cette semaine, Eugène m'en a envoyé un. Voici son contenu :

- un saucisson ;
- neuf paquets de petits beurre ;
- cinq cents grammes de sucre ;
- des noisettes ;
- quatre paquets de gauloises ;
- trois savonnettes ;
- un dentifrice (que l'on me confisque) ;

– du chocolat.

Je reçois aussi un courrier de Loulou, la première lettre expédiée en fait, et une carte de Joseph.

Au menu : patates mais un soir de la semaine on a droit à de la graisse et à des miettes d'oie.

Aujourd'hui, pas de viande mais un peu de saucisson et de sardines pour renforcer le menu officiel.

Dans la chambre, toujours la même vie d'abrutis : raccommodage, parties de cartes etc. nous avons à nouveau accès à la radio.

Le réveil a eu lieu à huit heures. Il fait un temps affreux. La pluie tombe drue. Ici la neige a disparu. Seule la montagne en garde le souvenir. L'Elbe est grossie par les eaux pluviales.

Encore un dimanche cafardeux perdu à Hestomitz !

Dimanche 17 novembre : quatorzième semaine. Curieusement la température s'est radoucie. Peut-être connaît-on aussi l'été de la saint Martin dans ce pays lointain. Mardi il pleut et nous avons même du brouillard en fin de journée. J'ai travaillé à l'abri pour réparer des outils et remettre des manches à des pelles et des pioches.

Notre boulot sur le chantier est terminé. Les menuisiers ont fini les coffrages. Il ne reste plus qu'à couler le béton.

Pour le moment nous avons différentes occupations telles que : déchargement de sacs de ciment, réalisation de wagonnets et pose de rails, et plein d'autres tâches pas toujours amusantes.

J'ai été nommé chef des prisonniers alors toute la journée c'est Emile par ci, Emile par là. Un soir j'ai

même eu droit à faire la distribution des cigarettes au Ako. Pour ça j'ai même eu un supplément.

Au Ako, nos Gauloises sont arrivées. Le tabac à vendre aussi. Il faut bien dépenser notre argent ! En plus nous sommes payés de huit marks quarante cette semaine. J'espère pouvoir acheter rapidement ma valise.

Dans la chambre la TSF ne fonctionne pas. De toutes façons les nouvelles ne doivent pas être bonnes.

Au menu la pomme de terre garde toujours l'avantage. Le dimanche elle nous est servie avec une sauce que l'on appelle « sauce dimanche ».

J'écris ces lignes en attendant le début d'un concert car aujourd'hui nos collègues d'Aussig, ceux qui travaillent à l'usine Borax viennent nous divertir. Une scène a été installée dans le grenier.

Quatre-vingt-dix colis sont arrivés au camp. Rien pour moi cette semaine. Pas de lettre non plus et pas le droit d'en écrire. Pourtant, il y a déjà quinze jours que nous avons écrit. Tout est si long !

Dans la chambre, travaux ménagers en attendant le concert. La journée est sombre et les prisonniers ne sortent quasiment pas de leur tanière, pas plus que les habitants du village de leurs maisons. Tout paraît mort et de notre cafard finit par survenir de beaux rêves de libération et de retour vers notre beau pays.

Les prisonniers artistes arrivent. J'arrête mon bavardage pour aller au spectacle.

Ce concert est réussi. On nous joue une pièce qui a pour titre : « Une drôle d'affaire ». C'est comique à l'extrême et accompagné de chansons de charme, avec quelques monologues amusants. Nous passons

un bon moment de rigolade pour effacer en partie nos tourments.

Dimanche 24 novembre : quinzième semaine à Hestomitz. Le temps se maintient. Pas de pluie mais du brouillard humide. Au chantier nous participons au décoffrage, nous démolissons les passerelles, déchargeons des wagons de ciment. Nous essayons deux alertes dans la nuit de mardi à mercredi.

Beaucoup de bobards sont dits. Le plus gros prévoit la libération de plusieurs centaines de prisonniers. La radio en parle aussi. Nous savons qu'il n'en est rien. Nous espérons que tout cela soit terminé et qu'on nous laisse tranquilles, sans nous agacer avec ces fausses nouvelles. Hélas, ce n'est pas le cas et c'est très dur à supporter.

Nous sommes payés de quinze jours de travail : huit marks quarante. J'achète ma valise sept marks vingt-neuf. Vraiment pas cher !

Ce dimanche, nous organisons un grand concours de belotte. Nous sommes soixante concurrents. Comme premier prix, une bouteille de vin. Le deuxième prix : deux bouteilles de bière. Voilà qui rend le tournoi intéressant. Depuis cinq mois nous ne buvons que de l'eau ou presque. Il y a de l'entrain parce que chacun veut goûter au parfum du bon jus de la treille !

Pas de colis cette semaine mais une carte de Louise, une de Joseph, une d'Eugène, une de Solange, une d'Hélène et de Henri Gorron. Je suis bien heureux d'avoir des nouvelles de tous. Ce soir, nous avons une carte à écrire.

Le menu ne change pas. Le dimanche est le seul jour où nous avons droit à du sucre dans notre café. Quelle drôle de vie que celle de prisonnier !

Résultat du concours de belotte : la chance me fuit toujours. Je suis battu en individuel et par équipe.

L'équipe « blanche et noire » reçoit un rasoir comme prix. C'est le tondeur, Papaladouea qui gagne la bonne bouteille. On reçoit d'autres prix de la cuisine : les restes des gardes comme de la crème renversée et des boulettes de hachis. Enfin, un dimanche de plus se termine.

Aujourd'hui je bois un peu de vin. Le chef cuistot en a piqué un litre. Nous le buvons avec ravissement.

Dimanche 1^{er} décembre : seizième semaine de passée. Le temps est refroidi et pendant deux jours la neige tombe. On commence à battre la semelle. Comme le décoffrage est terminé je fais un peu de terrasse dans cette mélasse blanche qui colle aux godasses. C'est dégoûtant.

Le chef ne nous pousse pas trop parce qu'il se rend compte de la difficulté dans laquelle nous sommes.

Je continue de distribuer les cigarettes et reçois mon supplément. Désigné pour aller poser du parquet en ville, le chef refuse de se séparer de moi. Je reste donc sur le chantier.

Les bobards continuent d'affluer. Le chef nous dit lui-même que nous allons bientôt partir. Comme nous sommes habitués à tous ces mensonges on n'y fait plus attention.

Au Ako, Fonteneau, qui prend son temps pour réaliser une corvée, est poussé par un gardien qui lui pique le dos avec sa baïonnette. C'est le surveillant le moins sympathique. Sur le chantier il rôle tout le